



FOIRE AUX QUESTIONS :

*«Mon existence m'impose de souffrir et d'échouer.
Comment puis-je dépasser cela ? »*

Pour être plus juste, il faudrait ajouter à la liste après **souffrir** et **échouer** : **mourir** ! C'est un fait ! Le premier caractère du mal est en effet de s'imposer à nous sans qu'il soit possible de l'esquiver. Au cœur de ce divorce entre nos désirs et la réalité, la mise en problème du mal s'affirme déjà comme une première forme de son dépassement, comme une foi en un sens plus profond que les apparents non-sens de la situation mauvaise, comme une confiance en la légitimité foncière de notre désir et un refus de laisser au mal le dernier mot. C'est cette volonté de comprendre qui va nous guider.

Composantes de l'expérience du mal

Un minimum de distinctions s'impose avant d'approfondir la question car l'expérience du mal est multiforme :

- Une rage de dent.
- Le méfait d'un cambrioleur.
- La perte d'un être cher... Tout ne peut pas être sur le même plan !

- Le mal que nous faisons et le mal que nous subissons :
 - Mal physique qui naît de la douleur.
 - Mal psychologique qui naît de la tristesse ou de la crainte.
 - Mal moral qui naît de la misère sous toutes ses formes.

Le mal que nous faisons est plus difficile à saisir parce que l'expérience de la culpabilité est toujours ambiguë : par exemple, voler un objet me semble mal ce matin, et ce soir je serai persuadé que celui auquel je l'ai pris n'en avait pas besoin, et aurait fait un mauvais usage, etc. Le remords se dissout dans le temps. Et pourtant, nous sentons que cela ne justifierait pas l'action mauvaise, ce qui veut dire que c'est par rapport à nous, comme mal subi, que nous ressentons le mal que nous commettons.

Ce mal multiforme ne semble pas tant un événement accidentel qu'une dimension permanente de l'existence : si je ne souffre pas en ce moment, je sais que la souffrance peut s'abattre à tout instant sur moi, et c'est cette vulnérabilité que je ressens précisément comme scandaleuse, comme racine du mal dans ma vie. Nous entrevoyons que le mal, au-delà de l'accident qui le révèle au grand jour, est une composante de toute l'existence humaine : la mort que je redoute n'est que le point final d'un processus qui dure depuis toujours, et la vie n'est qu'une longue maladie commencée au jour de ma naissance !!!

Au lieu de dire que la maladie est mauvaise, disons qu'elle s'oppose à un désir qui nous pousse vers la santé, et c'est nous qui déclarons alors que c'est mauvais pour nous en vertu d'un jugement de valeur. Au-delà, parler de « santé » et de « maladie », n'est que se tourner vers deux aspects complémentaires d'une lutte unique pour la vie : celle-ci a besoin de la mort comme la lumière a besoin de l'ombre pour être perçue.

Il semble qu'il y ait dans ce contraste lié à la perception même de la vie, l'une des clefs de la question du mal ; il vaut la peine de s'y arrêter. Jetons pour cela un coup d'œil sur la nature du bien :

- Plaisir sensible : bon goût d'un aliment.
- Satisfaction intellectuelle : solution d'un problème.
- Plénitude de sentiment : joie de retrouver un ami.
 - Tout suppose la conscience simultanée de son manque possible.

- La disproportion ou l'harmonie sont les racines du mal et du bien : elles sont spirituelles, puisque le mal comme le bien est référé à ce que nous voulons faire ou être, et non aux choses comme telles.

Le mal est en nous

La matière première de nos actes est rigoureusement neutre. Le poignard du criminel est mauvais, mais le bistouri du chirurgien est bon, alors qu'ils peuvent provoquer les mêmes lésions. Le mal n'est qu'un détournement de ce qui, dans son esprit et seulement dans mon esprit, est normalement destiné à réaliser tel ou tel projet. Le mal appartient donc tout entier à la sphère spirituelle.

Nous savons que la même douleur n'a pas du tout la même valeur lorsqu'elle accompagne l'effort de l'alpiniste touchant au sommet au prix de mille fatigues, et lorsqu'elle écrase le malade luttant pour s'en débarrasser. Quel est donc l'élément naturel commun à ces deux situations et que nous appelons douleur ? C'est une résistance, une limite objective à l'expansion de la vie. La douleur marque toujours une frontière en déplacement, celle de mon corps (douleur physique) ou de mon âme (douleur psychique) en expansion vers des données nouvelles que je vais intégrer positivement dans le dépassement de l'alpiniste, ou négativement dans le refus du malade, victoire ou défaite qui nous renvoient à la réussite ou à l'échec de l'artiste capable ou incapable d'introduire l'éternité dans le temps et la forme dans la matière. En ce sens, toute douleur marque un enfantement possible, une naissance possible de l'homme au sein de la matière par l'acte du langage.

Si le mal est en nous, la question que le mal pose devient celle de l'origine de ce divorce entre ce qui est et ce que nous voudrions qui soit : c'est toute la question de la blessure de l'homme.

Dépasser le mal

Fuir ou dépasser le mal ? Une fuite est en toute rigueur impossible : c'est parce qu'il est inévitable que nous le ressentons comme mal ! On peut cependant tenter d'en différer l'affrontement :

1. Oublier le mal en s'en distrayant tant que son intensité est faible.
2. Intégration ou dissolution dans un projet nouveau et plus englobant que celui que nous avions.
3. Dépassement en trouvant un sens : l'alpiniste en plein effort repousse les limites de son corps. Le mal n'est alors pas oublié dans ce retournement, mais il a disparu à l'instant de son acceptation. Cette acceptation n'est pas résignation mais réalisme d'un amour supérieur de la vie.

Père Max Huot de Longchamp
In *L'homme en toute vérité*. Ed. FAC 1986